

"K.O. moral" dans Le Figaro (10 novembre 1989)

Légende: Le 10 novembre 1989, au lendemain de l'ouverture des frontières de la République démocratique allemande (RDA), le quotidien français Le Figaro se félicite de la chute du mur de Berlin et rappelle le rôle joué par Egon Krenz, secrétaire général du Parti socialiste unifié (SED), dans le processus d'ouverture de la RDA.

Source: Le Figaro. 10.11.1989, n° 14 061. Paris: Le Figaro.

Copyright: (c) Le Figaro

URL: [http://www.cvce.eu/obj/"k_o_moral"_dans_le_figaro_10_novembre_1989-fr-8280535f-315c-475c-9e73-219c61281916.html](http://www.cvce.eu/obj/)

Date de dernière mise à jour: 17/09/2012

K.O. moral

Qui aurait cru qu'il verrait, avant sa mort, la fin du Mur de Berlin ? Pendant que les réfugiés passent la frontière, rares sont les experts qui ne glosent pas avec la conviction d'avoir tout prévu.

Mais ils n'avaient généralement rien prévu. Ce n'est pas leur faute. Il est des moments où l'Histoire s'emballa. Quand elle ne s'affole pas...

Lorsque Egon Krenz, dauphin désigné, avait succédé à Erich Honecker à la tête de la RDA, il était à peu près établi qu'il poursuivrait, d'une main de fer, la politique de son prédécesseur. On le présentait même comme un homme de transition.

Erreur. Il faut se méfier des hommes de transition. Comme le provisoire, il leur arrive de durer. Egon Krenz est même en train de forcer le destin.

Le communisme n'étant plus ce qu'il était, le nouveau maître de la RDA a ouvert, en quelques jours, les vannes des réformes. Il a inventé la PVG : perestroïka à grande vitesse.

Egon Krenz a fait, en trois semaines, ce que la Pologne et la Hongrie ont mis des années à faire. Apparemment plus gorbatchévien que Gorbatchev, il a tiré en un tournemain les conclusions de la politique qu'il venait d'entamer.

En décidant d'ouvrir les frontières de la RDA vers la RFA et Berlin-Ouest, Egon Krenz a fait tomber le Mur de 160 kilomètres qui, avec les 1 393 kilomètres du « rideau de fer », sépare les deux Allemagnes. C'est la fin d'une époque. C'est même la fin d'un monde.

En 1963, le président des États-Unis, John Fitzgerald Kennedy, s'était écrié devant le Mur : « *Ich bin ein Berliner !* » (« Je suis un Berlinois ! »). Jusqu'à hier, face à cette hideuse invention du communisme, avec ces miradors et ces fugitifs abattus comme des lapins, nous étions tous des Berlinois.

D'où la vague de joie qui, avec la chute du Mur, déferle sur planète. C'était le dernier grand symbole de la guerre froide. L'Occident l'ayant gagnée, par K.O. économique, moral et idéologique, il fallait qu'il tombe.

Le général de Gaulle avait probablement tout dit quand il laissait tomber : « *La Russie boira le communisme comme le papier buvard boit l'encre.* »

L'Europe, abasourdie, est en train de s'apercevoir que le communisme n'était pas éternel. Mais la Russie l'est, à l'évidence. Et l'Allemagne aussi...

Avec la fin du « rideau de fer », le processus de la réunification de l'Allemagne est peut-être bien en train de commencer. Quand la RFA et la RDA se seront rejointes, écrivait naguère François Mauriac « *nous aurons raison de trembler* ». Mais tremblons-nous vraiment ?

PAR FRANZ-OLIVIER GIESBERT